

# ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

## Au sommaire :

145 **Camera oscura (xxxiv)**  
Christian Sauvé  
(et la collaboration spéciale de  
Norbert Spehner)

161 **L'Académie du crime**  
Norbert Spehner

165 **Encore dans la mire**  
André Jacques  
Martine Latulippe  
Richard D. Nolane  
Simon Roy  
Norbert Spehner



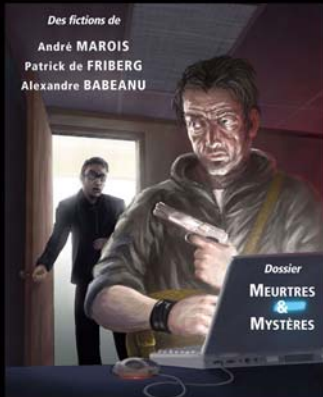
N° 34

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

# ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 33

L'ANTHROPOLOGUE FERRASSIS DU POLAR

10 \$

## Abonnez-vous!

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses):

Québec : 28,22 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,22 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 28,22 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site:

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

**Alibis, 120 Côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9**

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Courriel ou téléphone : \_\_\_\_\_

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

**Alibis** est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 34 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 34 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : avril 2010

© **Alibis et les auteurs**



Hiver cinématographique tranquille mais heureux : non seulement le film d'action guerrière **The Hurt Locker** a-t-il triomphé aux Oscars, mais voilà que le trimestre a marqué le retour au grand écran de nombreux réalisateurs spécialistes en cinéma à suspense. Si les résultats n'ont pas toujours été réussis, ils permettent au moins de voir qui s'avère un tâcheron et qui est capable d'apporter une touche personnelle à des scénarios plus faibles. Les découvertes ne s'arrêtent pas qu'au grand écran ! Norbert Spehner commente la minisérie télévisée britannique *Foyle's War*. Bref, un trimestre riche et instructif... voyons ce qu'il est possible d'y apprendre.

### **Brooklynnois ridiculement corrompus**

Si New York attire sa part de films policiers, ceux-ci ont tendance à se limiter à l'île de Manhattan. Les quatre *boroughs* environnants ont beau être plus variés, ils servent plus souvent de terre d'exil aux policiers et criminels forcés de s'éloigner du centre-ville. Mais il y a des coïncidences étranges à Hollywood, et c'est ainsi que sont parus, à une semaine d'intervalle, deux films laissant pleine place aux lignes de métro surélevées de Brooklyn. Deux films qui n'ont cependant pas été créés égaux...

Commençons par la comédie intentionnelle de **Cop Out**, un *buddy-movie* s'inspirant faiblement des grands classiques des années quatre-vingt. Kevin Smith, un cinéaste surtout connu pour des comédies grossières, s'affaire à la réalisation et, pour la première fois, il laisse l'écriture à quelqu'un d'autre... sans toutefois s'éloigner de ses thèmes favoris. Car si **Cop Out** s'avère un autre affrontement entre policiers et narcotrafiquants, l'enrobage comique autour des fusillades reste fidèle aux préoccupations souvent puérides de Smith. Nos soi-disant héros pourchassent

une carte de baseball précieuse, ne peuvent supporter l'infidélité de leurs (ex-)compagnes, citent des répliques de films et n'hésitent pas à torturer des suspects pour obtenir des confessions. Tout cela est supposé être très drôle, même lorsqu'une aiguille de tatouage est tenue à quelques millimètres de l'œil d'un informateur terrifié.

L'équilibre entre une intrigue policière et une approche comique est, avouons-le, délicat : comment rire lorsque le danger menace les personnages, comment s'inquiéter lorsque le tout mène au rire, comment badiner lorsque les représentants de la loi et l'ordre s'avèrent des sadiques imbus de leur pouvoir ? Hélas, la comédie noire **Cop Out** tombe à plat et, ce faisant, entraîne avec elle toutes les indulgences dont l'intrigue policière flasque du film aurait pu profiter. Le scénario est présenté à l'écran avec une compétence minimale (ce qui, étant donné l'aspect visuel rudimentaire des films précédents de Smith, est déjà un compliment) et les acteurs se débrouillent plus ou moins bien avec ce qu'ils ont à se mettre sous la dent : Bruce Willis semble s'amuser dans un rôle policier familial, mais les tics comiques de Tracy Morgan sont un goût acquis, et l'acteur de soutien Seann William Scott est nettement plus amusant que son personnage à moitié allumé et maltraité. Pour le reste, l'ennui règne lors des interminables scènes présentant les narcotrafiquants, et l'exaspération pointe lors des pitreries des policiers qui pensent que leur badge excuse les pires intimidations. Autant le dire franchement : **Cop Out** est plus pénible que drôle.

Le cas de **Brooklyn's Finest** est un peu plus compliqué. Car si **Cop Out** vise explicitement la comédie, Antoine Fuqua fait écho à son propre **Training Day** en présentant une vision du monde policier d'une noirceur surfaite. **Brooklyn's Finest**, titre profondément ironique, s'intéresse à une semaine cruciale dans



la vie de trois policiers corrompus. Tout Brooklyn est en furie après un incident de brutalité policière, et les représentants de l'ordre en ont plein les bras. L'un d'eux en est à sa dernière semaine et ne peut attendre sa retraite; un autre est informateur depuis si longtemps qu'il commence à perdre le sens de la justice; un autre, finalement, est tellement endetté qu'il n'hésite plus à canarder des suspects pour saisir des poignées de billets. Tous trois sont à une croisée des chemins et, alors que le ton sombre du film est donné, il n'est pas raisonnable d'espérer une finale heureuse...

Pas de doute : **Brooklyn's Finest** est sombre et s'expose à des critiques qui ne s'appliqueraient pas à des films moins enclins à prétendre adhérer à la sale réalité. Son appel au réalisme est compromis par l'accumulation d'in vraisemblances qui semblent coller aux personnages. Pour ne prendre qu'un exemple : les raids anti-drogue se succèdent tout au long du film, et chacun d'entre eux semble se terminer par des fusillades où les criminels tombent à la demi-douzaine. Parions que les véritables policiers new-yorkais n'ont pas la gâchette aussi facile ! En traînant le spectateur dans la boue pour lui dire qu'il s'agit là de la réalité, **Brooklyn's Finest** verse plutôt dans le cynisme facile. Restons sceptique.

Ceci dit, le film fonctionne tout de même mieux que **Cop Out** : les intrigues des trois protagonistes sont familières mais bien menées et, si la distribution des rôles avait pu être plus efficace (on ne dira rien contre le jeu de Don Cheadle ou d'Ethan Hawke, encore moins contre le petit rôle spectaculaire d'Ellen Barkin,



Photos : Overture Films



mais Richard Gere reste trop fier pour incarner un vétéran au bout de son rouleau), le film capte l'intérêt presque jusqu'à la fin. Hélas, les trois fils du film finissent par converger de manière géographique plutôt que thématique, dans une finale molle et nihiliste qui laisse sur sa faim. Non seulement la conclusion finit-elle par manquer de mordant après un film éparpillé, mais elle ne semble pas fournir de justification pour le cynisme du film. Il y a de quoi rester insatisfait : alors qu'un film confortable ne crée pas beaucoup d'attentes, un film inconfortable ne devrait-il pas finir par *dire quelque chose* ?

Mais bon ; une fois à l'ombre des lignes de métro dominant les quartiers pauvres de Brooklyn, il est parfois futile de se poser des questions existentielles.

### Tous les suspenses ne sont pas créés égaux

Malgré l'affection de cette chronique pour le cinéma à suspense, force est d'avouer que celui-ci fonctionne souvent à grands coups de recettes. Il est possible de résumer certains films en quelques mots et de laisser notre familiarité avec des œuvres similaires faire le reste du travail. Un analyste timide accompagne un agent secret peu subtil dans sa lutte contre des terroristes ; un policier enquêtant sur l'assassinat de sa fille découvre un complot politique ; un autre policier enquêtant sur la disparition d'une patiente dans un asile accumule des indices qui contredisent la version officielle des événements. Voilà, ces quelques mots résument trois thrillers récents. Pour le critique, tout ce qu'il reste à faire, c'est de déterminer si ces prémisses sont bien développées à l'écran. Et c'est là que se trouve souvent l'intérêt de la chose, car tous les réalisateurs ne sont pas aussi compétents : ce trimestre-ci offre trois bons exemples de films dont le produit final n'est pas toujours à la hauteur de sa prémisse.

Partons d'abord pour Paris et les élucubrations de Luc Besson. C'est bien connu : Besson est plus intéressant lorsqu'il réalise que lorsqu'il ne fait qu'écrire. C'est sa plume, après tout, qui a signé certains des pires scénarios des quelques dernières années. Il n'y a qu'à s'infliger une sélection de **Kiss of the Dragon**, la série **Taxi** ou bien les deux derniers **Transporter** pour s'en convaincre. Avec **From Paris with Love**, Besson persiste, signe et laisse le scénario dans les mains de Pierre Morel. Mais

si Morel (récemment apprécié aux commandes de **Taken**) s'en tire plus ou moins bien avec une réalisation compétente, il y a une limite à ce qu'il peut faire pour combler les failles d'un scénario chancelant.

Car **From Paris With Love** a la singulière qualité de bousiller un concept pourtant pare-balles : qui peut faire foirer un *buddy-comedy* antiterroriste ? Qui peut gaspiller Jonathan Rhys-Myer (en analyste qui rêve d'action) et John Travolta (en l'agent secret le moins subtil de la planète) aux troussees d'un complot terroriste ? Voilà qui : Luc Besson. Alors que la première heure du film se déroule dans une atmosphère impossible à prendre au sérieux (la conception que Besson a des techniques d'espionnage semble dater des mauvaises comédies des années cinquante), le film prend ensuite une tournure dramatique quand s'amorce le troisième acte et que le protagoniste est amené à prendre une décision repoussante.



Photos: Europacorp Distribution



C'est à ce même moment que la misogynie occasionnelle de Besson revient au galop, se soldant par une conclusion d'un machisme repoussant qui laissera plus d'un spectateur mal à l'aise. L'épilogue tente de renouer avec les rires, mais le mal est déjà fait : **From Paris with Love** a changé radicalement de ton et torpillé en même temps toutes les indulgences du spectateur envers un film déjà incohérent. Il ne vaut même plus la peine de parler de failles du scénario, de l'interprétation grandiloquente de John Travolta ou bien de la cinématographie parisienne *drabe* ; le film est non seulement un échec, mais une illustration dramatique d'une prémisse fiable menant à scénario incompetent qui ne peut être rescapé par la réalisation.

Pour le cinéphile, c'est beaucoup plus satisfaisant quand un scénario adéquat est appuyé par une réalisation tout aussi compétente. Si **Edge of Darkness** ne passera pas à l'histoire comme autre chose qu'un thriller moyennement réussi, le résultat aura tout de même de quoi ne pas susciter trop de mauvais sentiments. Retour au grand écran de Mel Gibson après une longue absence surtout passée derrière la caméra, **Edge**



Photo: Warner Bros Pictures

**of Darkness** permet à l'acteur vétérane de renouer avec un rôle familier: le policier vengeur – nettement plus grisonnant que dans la série **Lethal Weapon**, mais tout aussi déterminé. Lorsque sa fille se fait abattre en pleine rue, le policier finit par découvrir un complot impliquant une sinistre compagnie, des politiciens influents et un « consultant » britannique aussi dangereux qu'indécis.

150

Le réalisateur Martin Campbell a une feuille de route bien garnie, et il profite ici d'une belle occasion d'adapter au grand écran une minisérie britannique qu'il avait lui-même réalisée au milieu des années quatre-vingt. Il est sans doute utile de préciser que le film n'est pas, dans la plus fine tradition des thrillers politiques, des plus réjouissants. Le résultat n'a pas de quoi laisser pantois mais, au même titre que **State of Play**, il s'avère tout de même un thriller pour adultes relativement bien mené, parfois inquiétant, et sans accroc majeurs. À un point tel que l'on cherche en vain des choses à faire remarquer à son sujet: c'est un exemple tout à fait ordinaire d'un film où prémisses, scénarisation, interprétation et réalisation s'accordent pour en arriver à un résultat qui livre la marchandise.





En revanche, c'est également le genre de film qui pâlit lorsqu'on le compare à des œuvres nettement mieux exécutées. Entre **Edge of Darkness** et **Shutter Island**, on n'hésitera pas à recommander la plus récente réalisation de Martin Scorsese. Non seulement s'agit-il d'un Scorsese (tout de même), mais on y voit également un bel exemple d'une prémisse débile qui mène à un film tout à fait divertissant.

Ceux qui ont lu le roman de Dennis Lehane savent à quoi s'attendre, étant donné la fidélité du scénario de Laeta Kalogridis. Les autres sont sur le point d'aborder un thriller à la frontière du délire. Car cette histoire d'un policier enquêtant sur une disparition dans un asile isolé cache un énorme secret qui a de quoi déjanter le reste du scénario. Une fois les dernières révélations étalées, le spectateur aura raison de contester tout l'échafaudage de l'intrigue. Il y a de quoi *presque* recommander au spectateur d'aller se gâcher le secret avant d'en commencer le visionnement.

Ceci dit, l'in vraisemblance spectaculaire de la prémisse du film n'est pas aussi problématique que l'on pourrait le croire. Même ceux qui savent à quoi s'attendre seront à nouveau charmés par le métier, l'expérience et la compétence de la réalisation de Scorsese. Il y a de nombreux indices pointant vers les révélations finales, bien sûr, mais on a aussi l'impression que **Shutter Island** représente un exercice de style pour le réalisateur, qu'il peut



Photos: Paramount Pictures

enfin profiter d'un thriller de série B pour s'amuser un peu et raffiner ses techniques de cinéma à suspense. C'est un film exceptionnellement bien tourné, avec des images bien conçues et des qualités techniques enviables. Le jeu des acteurs est



Photos: Paramount Pictures

prenant, et le rythme ne fléchit pas. La réplique finale scelle la thématique du film à travers les artifices de l'intrigue. Si bien que quand arrive le générique, personne n'a l'impression d'avoir été berné par une manipulation malhonnête. Le plaisir de visionnement est constant. **Shutter Island** devient un magnifique exemple de ce qui peut se produire lorsqu'une hypothèse de départ ridicule tombe entre les mains d'experts: le film qui en ressort est, de loin, supérieur à la semence qui a mené au résultat final.

### Senécal se venge

Le roman *Les Sept Jours du talion*, de Patrick Senécal, ayant été écrit en partie comme un commentaire sur l'obsession de vengeance dans les films, son adaptation au grand écran avait de quoi créer un paradoxe: comment présenter une critique de la vengeance sans pour autant sombrer dans le type de film ainsi critiqué? Comment réconcilier l'ambition thématique de l'œuvre avec les charges d'adrénaline souhaitées par les spectateurs? Car, ne nous leurrions pas, il existe tout un sous-genre de cinéma à suspense voué à l'exultation de la vengeance. Charles Bronson, dans **Death Wish**, a laissé tout un sillon derrière lui, et des films plus récents tels **Kill Bill** et **Taken** ne font que livrer la même marchandise. Au panthéon des désirs du cinéphile, celui de voir *le vilain manger ce qu'il mérite* est secondaire puisqu'il se situe derrière celui de voir le héros triompher.

Mais ce qui fonctionne en fiction n'est pas nécessairement un modèle de comportement éclairé en société. Et la première tâche du réalisateur Daniel Groulx, scénario de Senécal en main, est d'éloigner son œuvre des techniques cinématographiques qui peuvent reconforter le public. L'absence complète de bande sonore musicale est un premier indice de plus en plus assourdissant. Les longs plans de caméra fixe, les couleurs blafardes, le jeu hagar des acteurs enfoncent le clou: **Les Sept Jours du talion** n'est pas conçu pour le divertissement. Lorsque le protagoniste enlève le meurtrier de sa fille pour lui faire subir sa vengeance, ce sont les spectateurs qui en viennent à confronter leurs propres désirs sanguinaires. Il faut dire que le héros n'y va pas de simples baffes. Chirurgien, il est habile au scalpel et il sait qu'il existe de bien pires souffrances que la mort...

À lire les commentaires élogieux écrits après la présentation du film au festival Sundance, le tout semble avoir atteint ses buts. Certains critiques, pourtant bien endurcis au film d'horreur, ont dû quitter le film avant la fin, ébranlés par l'intensité, la brutalité ou tout simplement le refus du film de jouer le jeu de la vengeance. Le but de Senécal et Groulx ainsi atteint, il reste un film unique, à la fois lourd, satisfaisant et d'une portée qui n'est pas limitée aux poncifs habituels du cinéma à suspense. La dernière réplique du film évite de justesse le moralisme mais se termine une scène ou deux avant une résolution pleinement satisfaisante. Les forces du film sont telles que l'on pardonnera diverses scories mineures et un troisième acte plus éparpillé.

Il n'est pas exagéré d'écrire que le cinquième roman de Senécal a marqué un tournant dans sa carrière : passé le ludisme horrifique de ses premières œuvres, c'est le premier roman qui indiquait son intérêt pour des thématiques plus nourries. Il est donc approprié que son adaptation cinématographique soit bien différente de celles de **Sur le Seuil** ou **5150, rue des Ormes**. En attendant l'arrivée du **Vide** ou de **Hell.com** au petit ou au grand écran, **Les Sept Jours du talion** s'avère peut-être l'adaptation de Senécal la plus pleinement réussie... et ce même si elle ne vise pas à être la plus plaisante.

### Échos d'une décennie mouvementée

L'idée d'un film de divertissement populaire qui est également doublé d'une réflexion politique a de quoi tenir de la



Photos : Go Films

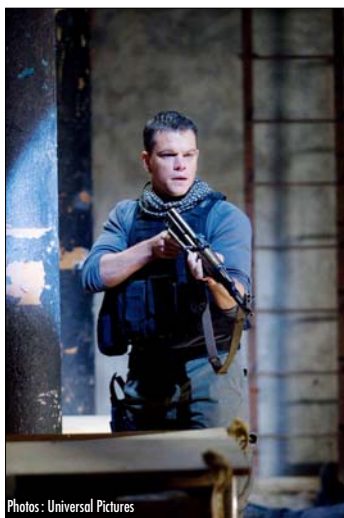


contradiction, au moins initialement. Qui dit politique dit division, et *tout le monde sait* qu'Hollywood est rarement prêt à sacrifier une partie de son public pour les caprices d'un réalisateur engagé. *Tout le monde sait* que le cinéma est un médium trop grossier pour la réflexion. *Tout le monde sait* que les publics ne sont bons qu'à mâcher leur pop-corn comme des vaches en attendant la prochaine explosion !

Sauf que ce que l'on sait sur *tout le monde* n'est que rarement vrai. La dernière décennie a été mouvementée sur le plan de la politique mondiale, et le thriller international, genre à suspense intello s'il y en a un, ne s'en est que mieux porté. Entre **Syriana** et **Lord of War**, **The Kingdom** et **The International**, le cinéma continue à s'interroger, lui aussi, sur la façon dont fonctionne le monde d'aujourd'hui. Mieux encore, il réussit à intégrer l'exploration de ces enjeux dans des formes narratives propres à plaire au grand public. L'existence d'un film d'action comme **Green Zone**, qui critique la rhétorique ayant mené à la justification de l'invasion américaine de l'Irak, n'est certainement pas habituelle... mais elle ne vient pas non plus de nulle part.

Évidemment, **Green Zone** est un projet de Paul Greengrass, qui est rapidement devenu un des réalisateurs de films à suspense les plus engagés après des succès tels **Flight 93** et **The Bourne Ultimatum**. Avec **Green Zone**, il réussit à nouveau à combiner action et critique politique, explorant l'histoire récente pour illuminer les débats d'aujourd'hui.

Le tout se déroule en 2003, durant la période entre la tombée de Saddam Hussein et le début de la guerre civile iraquienne. Notre protagoniste, Roy Miller (Matt Damon, convaincant), n'a rien d'un activiste : c'est un officier de l'armée américaine qui a la tâche de traquer les dépôts d'armes de destruction massive que l'on pense cachés autour de Bagdad. Sauf que les informations



Photos : Universal Pictures

dont il dépend s'avèrent erronées à une fréquence telle qu'il commence à poser des questions. Et lorsqu'une information inattendue l'amène à comprendre les jeux de pouvoir qui l'entourent, il se retrouve ciblé non seulement par les forces ennemies, mais aussi par des éléments de son propre pays.

Entre fusillades et poursuites dans les dédales de Bagdad, **Green Zone** en profite pour explorer le bien étrange environnement de la « zone verte », cette mini-forteresse au sein de la capitale iraquienne où les Américains vivaient détachés du reste du pays. Son périple l'amène à confronter la rivalité entre les experts américains et les exécutants nommés par la Maison Blanche, la torture des suspects irakiens, la dépendance sur des exilés sans crédibilité domestique, et autres enjeux expliquant la formation du borbier iraquien. Le public idéal de **Green Zone** saura non seulement repérer les personnages basés sur Judith Miller, Ahmed Chalabi et Paul Bremer, mais saura à la fois ce qu'est la dé-Baathification et pourquoi il s'agissait d'une idée si mal implantée.

Ceci dit, ce n'est pas qu'un film pour fanatiques des actualités : Greengrass sait doser son intrigue de séquences plus mouvementées, et s'il y a lieu (à nouveau) de critiquer son suremploi de caméra à

l'épaule, **Green Zone** réussit, tout comme **The Bourne Ultimatum**, à donner une patine bien contemporaine à des séquences familières. Ici, c'est une poursuite en chassé-croisé à travers Bagdad, du point de vue des hélicoptères



survolant le quartier, qui donne vie à une séquence d'action au cœur du présent. Pour le reste, il y a un certain plaisir à voir le scénario de Brian Hegeland (librement inspiré du livre-essai *Imperial Life in the Emerald City* du journaliste Rajiv Chandrasekaran) dire tout haut ce que plusieurs pensent tout bas des déclarations ayant justifié une guerre. On comprendra, sans même lire les critiques les plus négatives du film, que ce n'est pas un film pour les apologistes du régime Bush. Évidemment, diront certains, Greengrass n'est pas américain : il a donc un peu de perspective...

Coïncidence : l'autre thriller politique réussi du trimestre est également d'un réalisateur moins qu'américain... L'arrestation récente de Roman Polanski en septembre 2009 a rappelé à tous qu'il avait préféré fuir la justice américaine plutôt que de subir sa sentence pour relations sexuelles avec une mineure. *Camera oscura* préfère rester loin des potins, mais le cas de Polanski forcera le spectateur à se confronter à une question délicate. Car son plus récent film, **The Ghost Writer**, est un thriller tout à fait réussi en grande partie grâce à la réalisation de Polanski ; jusqu'à quel point peut-on résoudre la tension entre un homme aux comportements répréhensibles et les résultats de son travail ?

Cette question devient de plus en plus inévitable si l'on considère que Polanski n'a pas pu tourner en Angleterre ni aux États-Unis, et ce même si l'action de **The Ghost Writer** se passe dans ces deux contrées. C'est pourquoi Berlin y joue Londres et l'île de Sylt en mer du Nord devient terre américaine. Thématiquement, un des personnages considère l'exil pour ne pas avoir à faire face à la justice de son pays. Les amateurs du thriller de Robert Harris sur lequel est basé le film (voir la critique de Norbert Spehner ailleurs dans ce numéro d'*Alibis*) remarqueront également qu'une des seules modifications significatives faite à l'intrigue du roman a été la relocalisation des scènes new-yorkaises pour ne pas avoir à y dépêcher d'équipe de tournage.

C'est d'ailleurs le scénario, fidèlement adapté par Harris à partir de son propre roman, qui amorce le succès de **The Ghost Writer** : un « nègre littéraire », bien joué par Ewan McGregor, est abruptement appelé à terminer la biographie d'un ex-premier ministre britannique (Pierce Brosnan) après la mort mystérieuse du scribe précédent. Exilé avec le reste de l'entourage du politicien sur l'île de Martha's Vineyard au large du Massachussets, l'écrivain devient rapidement impliqué dans des machinations politiques, des jeux de pouvoir et un secret si terrible qu'il en vient à craindre pour sa vie. L'aperçu des mécaniques du « négriat littéraire » est suffisamment fascinant pour capter l'intérêt jusqu'à ce que s'amorce l'intrigue. Par la suite, pour satisfaire son plaisir de cinéphile, il n'y a qu'à suivre les rouages à la fois surprenants et inévitables d'un thriller tout à fait compétent.

Mais alors que **The Ghost Writer** aurait pu être nettement plus ordinaire en d'autres mains, c'est le métier de Polanski qui

lui donne une énergie supplémentaire : de longs plans inusités parlent d'eux-mêmes (qu'il s'agisse d'une automobile abandonnée en plein centre d'un traversier, d'un morceau de papier aux révélations explosives passant de main



Photo : RP Films

en main ou bien d'un manuscrit éparpillé en pleine rue) et l'approche parfois minimaliste laisse aux acteurs toute la liberté de nous faire sentir les nuances émotionnelles des dialogues. Mieux encore, les férus du roman seront surpris de voir une panoplie de ses détails transposés à l'écran : conseils de métier, répliques, subtilités politiques y sont adroitement insérés, parfois dans des contextes différents. Que ceux qui craignaient une adaptation lourde de la part d'un auteur incapable de se défaire de sa propre prose se rassurent : Harris, en collaboration avec Polanski, sait produire un scénario potable. Le film est long, mais rarement moins qu'absorbant. Certains détails ne sont expliqués que dans le roman (et encore là, de manière bien elliptique), mais l'essentiel se tient.



Photo : RP Films

Et c'est sans compter l'aspect politique tout aussi bien adapté. Harris avait profité du roman pour critiquer la réaction excessive à la menace terroriste, questionner la déportation et la torture de suspects. Toute l'atmosphère de l'intrigue

dépend d'une paranoïa tous azimuts au sein de laquelle les pires actes peuvent être commis au nom de la sécurité nationale. Ce n'est pas non plus un accident si le personnage du premier ministre semble étrangement similaire à celui de Tony Blair. Cet aspect, très légèrement adouci, forme également une partie importante de l'impression laissée par **The Ghost Writer** ; il y a même de quoi se rappeler les belles heures du thriller politique des années soixante-dix, qui réagissait tout aussi vivement aux

troubles politiques de l'époque. On ne célébrera pas nécessairement l'audace d'Hollywood – ce n'est pas une production américaine même si elle en imite la teneur – mais il y a de quoi se rassurer: parfois, au cinéma, il n'y a pas que du n'importe quoi.

## Crimes de guerre

[Collaboration spéciale de Norbert Spehner]

*Foyles's War* est une série policière britannique extraordinaire, disponible en DVD mais (encore) inédite en français. Sa diffusion a commencé le 27 octobre 2002 et elle a été conçue et réalisée par Anthony Horowitz. L'acteur Michael Kitchen est magistral dans le rôle principal de Christopher Foyle, un flic incorruptible qui mène ses enquêtes dans un contexte bien particulier: l'Angleterre, de 1941 à la fin de la guerre, en passant par la débâcle de Dunkerque, le Blitz, les menaces d'invasion, l'organisation de la défense civile, la bataille d'Angleterre et autres épisodes dramatiques du conflit mondial. Alors que le pays vit dans la peur, la paranoïa, le chaos et la destruction, la vie continue, et avec elle ses parasites, ses traîtres et ses criminels qui tentent de profiter de la situation. Une situation typique: un bombardier allemand largue ses bombes sur un quartier résidentiel. Des débris des maisons, on retire de nombreux cadavres dont l'un a un couteau de cuisine enfoncé dans le ventre! À Foyle et à son équipe d'intervenir...

158





Cette série exceptionnelle se présente sous forme de mini-films d'une heure trente minutes, où chaque épisode présente à la fois une enquête policière plutôt classique, dans les décors splendides des environs de la ville côtière de Hasting, et un élément historique de l'époque: le marché noir, la chasse aux espions, les camps d'internement pour les gens d'origine allemande ou italienne, les secrets militaires, etc., événements historiques qui sont évoqués en détail dans les annexes. Michael Kitchen est solidement encadré par Honeysuckle Weeks, qui interprète le rôle de la jolie Samantha Stewart (son chauffeur et détective en herbe), et Anthony Howell, qui joue l'inspecteur Paul Milner, un survivant de la bataille de Norvège où il a perdu une jambe.

Il y a dans cette série, outre le jeu des acteurs qui est tout à fait remarquable, un réel souci du détail: les uniformes, les moyens de transport, les costumes, tout est authentique, y compris les Spitfires de la RAF qui crèvent l'écran dans un ballet gracieux et légal. Rarement aurai-je été aussi envoûté par une série télévisée qui est à la fois un étonnant voyage dans le temps et une photographie fidèle d'une réalité que l'on connaît peu. Rien de mièvre ou d'in-vraisemblable dans ces épisodes ultra-réalistes, souvent très durs, riches en situations cornéliennes et drames personnels, où Foyle doit constamment affronter la hiérarchie militaire et l'impénétrable code du secret d'État, quand il n'a pas affaire à des politiciens retors (un pléonasme, je sais) bien décidés à lui mettre des bâtons dans les roues. C'est dans ces moments-là que l'acteur donne sa pleine mesure. Foyle est un veuf. Il a un fils qui s'est engagé dans la RAF et qui connaît sa part de problèmes. Foyle



Photos: Greenlit Productions



ne cause pas beaucoup, mais quand il dit quelque chose, ses paroles portent, ses répliques sont cinglantes, souvent assassines. Et quand il tient une piste, rien ni personne ne le fera changer d'avis. Il chasse le stress en pêchant à la mouche !

Bref, si les dialogues très « british » ne vous rebutent pas, c'est une série à ne manquer sous aucun prétexte, une série qui nous change agréablement des tueurs en série et des autopsies juteuses, même si la violence y est omniprésente. C'est tout de même une histoire de guerre !... [NS]

### Bientôt à l'affiche

Le printemps n'existe plus dans le calendrier du cinéma hollywoodien, si bien que l'été ne cesse de commencer de plus en plus tôt. Au prochain trimestre, entre des méga-succès anticipés tels **Iron Man 2** et **Toy Story 3**, plutôt destinés à notre revue-sœur *Solaris*, il y aura donc de quoi parler du retour au grand écran de Ridley Scott et Russell Crowe avec une énième présentation de **Robin Hood**. Sinon, le ton est à l'action légère avec la résurrection des mercenaires de la série télévisée **The A-Team**, l'adaptation dynamique des espions laissés-pour-compte de la bande dessinée **The Losers**, ou bien le passage au grand écran de l'agent secret incompetent **MacGruber**. Finalement, agents secrets et péripéties romantiques auront deux occasions de se rencontrer avec **Killers** (Katherine Heigl en jeune mariée découvrant que son mari est un assassin traqué) et **Knight and Day** (Cameron Diaz comme célibataire galamment poursuivie par Tom Cruise en agent secret un peu détraqué). En attendant un printemps de plus en plus écourté, bon cinéma !

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

# L'Académie du crime



## NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

### LITTÉRATURE

KNIGHT, Stephen

**Crime Fiction since 1800: Detection, Death, Diversity**

New York, Palgrave Macmillan, 2010, 336 pages.

Rééd. : 2004 (augmentée).

LINDNER, Christopher (ed.)

**The James Bond Phenomenon: A Critical Reader**

Manchester, Manchester University Press, 2010, 272 pages.

Rééd. : 2003.

MAYNARD, Katherine, Jarod KEARNEY & James GUIMOND

**Revenge versus Legality: Wild Justice from Balzac to Clint Eastwood and Abu Ghraib**

New York, Routledge, 2010, 224 pages.

NIEBUHR, Gary Warren

**Caught Up in Crime. A Reader's Guide to Crime Fiction and Nonfiction**

Westport (CT), Greenwood Press, 2009, 304 pages.

NISSI, Maria

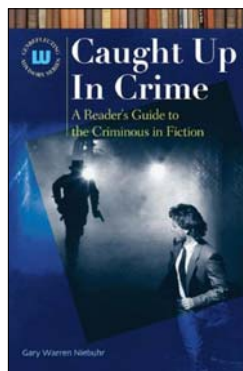
**Silent Cowboys and Verbose Detectives. Masculinity as Rhetoric in Owen Wister, Dashiell Hammett, and Raymond Chandler**

Saarbrücken, VDM Verlag Dr. Müller, 2009, 64 pages.

ORR, Stanley

**Darkly Perfect World: Colonial Adventure, Postmodernism, and American Noir**

Columbus (OH), Ohio State Univ. Press, 2010, 296 pages.



RZEPKA, Charles & Lee HORSLEY (eds.)  
**A Companion to Crime Fiction**  
 Malden (MA), Wiley-Blackwell, 2010, 616 pages.

VAN DOVER, J. K.  
**Making the Detective Story American: Biggers, Van Dine and Hammett and the Turning Point of the Genre, 1925-1930**  
 Jefferson (NC), McFarland, 2010, 224 pages.

## À PROPOS DES AUTEURS

COLLINS, Tim  
**Les Secrets révélés du *Symbole perdu***  
 Paris, Le Pré aux Clercs, 2010, 165 pages.

ENGEL, Leonard  
**A Violent Conscience: Essays on the Fiction of James Lee Burke**  
 Jefferson (NC), McFarland, 2010, 224 pages.

GIACOMETTI, Eric & Jacques RAVENNE  
**Le Symbole retrouvé: Dan Brown et le mystère maçonnique**  
 Paris, Fleuve Noir, 2009, 277 pages.

GONZALEZ-MORENO, Beatriz & RIGEL-ARAGON, Margartia (eds.)  
**A Descent into Edgar Allan Poe and his Work: The Bicentennial**  
 Bern, et al., Peter Lang, 2009, 160 pages.

GREER, John Michael  
**Les Secrets du *Symbole perdu***  
 Montréal, Du Jour, 2010.  
 Éd. or.: **Secrets of *The Lost Symbol*: The Unauthorized Guide to Secret Societies, Hidden Symbols & Mysticism**,  
 Woodbury (MN), Llewellyn Publications, 2010, 240 pages.

HASTINGS, Selina  
**The Secret Lives of Somerset Maugham**  
 London, Murray, 2009, 614 pages.

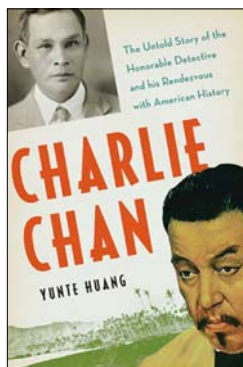
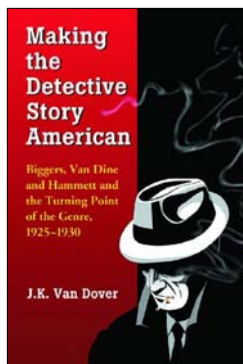
HAYES, Kevin  
**Edgar Allan Poe**  
 Chicago, The University of Chicago Press, 2009, 192 pages.

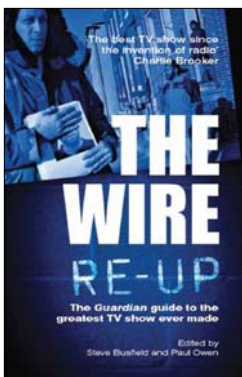
HUANG, Yunte  
**Charlie Chan: The Untold Story of the Honorable Detective and his Rendezvous with American History**  
 New York, W. W. Norton & Company, 2010, 288 pages.

KUHN, Cynthia & Lance RUBIN (eds.)  
**Reading Chuck Palahniuk: American Monsters and Literary Mayhem**  
 New York, Routledge (Routledge Studies in Contemporary Literature, 2), 2009, vii, 231 pages.

LEAHY, Aoife  
**The Victorian Approach to Modernism in the Fiction of Dorothy Sayers**  
 Newcastle, Cambridge Scholars, 2009, 203 pages.

LINDNER, Christoph  
**The James Bond Phenomenon: A Critical Reader**  
 Manchester, Manchester Univ. Press, 2009, xix, 344 pages.





LOUPAN, Victor & Alain NOËL  
**Anges et Démons : l'enquête**  
 Paris, Presses de la Renaissance, 2009, 273 pages.

SIMPSON, Philip L.  
**Making Murder : The Fiction of Thomas Harris**  
 Santa Barbara (CA), Praeger, 2009, 328 pages.

SNODGRASS, Mary Ellen  
**Reading Nora Roberts**  
 Portsmouth (NH), Heinemann Educational Books (Pop Lit Book Club), 2009, 160 pages.

TAYLOR, Greg  
**The Guide to Dan Brown's *The Lost Symbol* : Freemasonry, Noetic Science, and the Hidden History of America**  
 s.l., Daily Grail Publishing, 2009, 220 pages.



WADDELL, Nathan  
**Modern John Buchan : A Critical Introduction**  
 Newcastle, Cambridge Scholars, 2009, x, 147 pages.

## CINÉMA & TÉLÉVISION

BUSFIELD, Steve  
**The Wire Re-Up : The Gardian's Guide to the Greatest TV Show Ever Made**  
 London, Guardian Books, 2009, 304 pages.

DOOM, Ryan P.  
**The Brother Coens : Unique Characters of Violence**  
 Santa Barbara (CA), Praeger, 2009, xv, 208 pages.

FARADJI, Helen  
**Réinventer le film noir : le cinéma des frères Cohen & de Quentin Tarantino**  
 Montréal, Le Quartanier, 2009, 247 pages.

FREDRIKSEN, John C.  
**Honey West**  
 Albany (GA), Bear Manor Media, 2009, vii, 215 pages.  
 Série télé policière américaine, 1965-1966.

GRAYSMITH, Robert  
**The Girl in Hitchcock's Shower**  
 New York, Berkley Books, 2010, 320 pages.

HALL, Kenneth  
**John Woo's *The Killer***  
 Hong Kong, Hong Kong University Press (The New Hong Kong Cinema Series), xiv, 2009, 125 pages.

LANCRY, Pierre-Jean  
**Les Tontons flingueurs : l'album culte**  
 Toulouse, Milan, 2009, 93 pages.

LARKE-WALSH, George S.  
**Motion Picture Mobsters : Masculinity, Ethnicity, and the Mafia from *The Godfather* to the *Sopranos***  
 Jefferson (NC), McFarland, 2010, 304 pages.

LETORT, Delphine

**Du film noir au néo-noir : mythe et stéréotypes de l'Amérique (1941-2008)**

Paris, et al., L'Harmattan, 2010, 330 pages.

POTTER, Tiffany & C. W. MARSHALL (eds.)

***The Wire* : Urban Decay and American Television**

London & New York, Continuum, 2010, 264 pages.

PULVER, Andrew

***Night and the City***

London, British Film Institute (BFI Film Classics), 2010, 96 pages.

Film noir, Jules Dassin, 1950.

RAMSLAND, Katherine

**The Forensic Psychology of *Criminal Minds***

New York, Berkley Trade, 2010, 320 pages.

THIELLEMENT, Pacôme

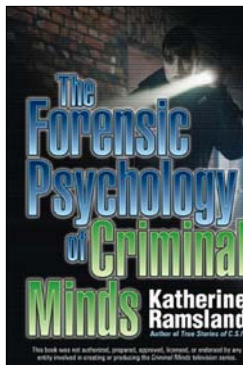
**La Main gauche de David Lynch. *Twin Peaks* et la fin de la télévision**

Paris, Presses Universitaires de France, mai 2010, 144 pages.

WITTKOWER, D. E., (ed.)

**Mr. Monk and Philosophy**

Chicago, Open Court (Popular Culture and Philosophy), 2010, 288 pages.



LIBRAIRIE

PANTOUTE

Deux librairies  
pour un choix  
exceptionnel  
en polars et thrillers

**Saint-Roch**

286, rue Saint-Joseph Est  
Québec QC G1K 3A9  
Tél.: (418) 692-1175

**Vieux-Québec**

1100, rue Saint-Jean  
Québec QC G1R 1S5  
Tél.: (418) 694-9748



[www.librairiepantoute.com](http://www.librairiepantoute.com)

Un site indépendant pour vos achats sécurisés en romans policiers



# ENCORE DANS LA MIRE

de

André Jacques, Martine Latulippe,  
Richard D. Nolane, Simon Roy  
et Norbert Spehner

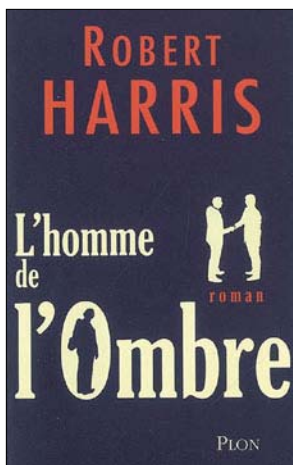
Méfiez-vous de l'homme de l'ombre...

*L'Homme de l'ombre*, de Robert Harris est paru en traduction en 2007, mais il y a de bonnes raisons pour lesquelles je n'en parle que maintenant. D'abord, la sortie récente du thriller de Roman Polanski, *The Ghost Writer*, film généralement bien accueilli par la critique, va certainement donner une nouvelle vie au roman de Harris dont il est l'adaptation (avec Pierce Brosnan et Ewan McGregor). Par ailleurs, toujours d'actualité, ce livre est un excellent récit de politique-fiction doublé d'un suspense efficace, qui devrait intéresser les lecteurs pré-occupés par la géopolitique contemporaine, la lutte contre le terrorisme et la présence des Occidentaux en Irak et en Afghanistan.

Suite au décès accidentel de Michael McAra, conseiller et homme de confiance d'Adam Lang, ex-premier Ministre de Grande-Bretagne, un écrivain professionnel (narrateur de l'histoire), qui a construit sa carrière comme « nègre » pour personnalités du monde artistique ou sportif, est engagé pour terminer les mémoires de

Lang. Dès le départ, cette tâche prend des allures de mission impossible : le malheureux a un mois pour réviser et compléter le manuscrit pourri de son malheureux prédécesseur. De plus, il doit travailler dans une ambiance de paranoïa et de suspicion étouffante, dans le secret le plus absolu. Tout cela l'amène à se questionner sur ce qui se passe réellement dans l'entourage de son sujet. Soudain, coup de théâtre, Adam Lang risque d'être accusé de crimes de guerre par un tribunal international, ce qui amène l'éditeur, publicité et marketing obligent, à réduire davantage les délais de livraison du manuscrit. Cela contraint notre « nègre » à mettre son nez où il ne devrait pas, notamment dans les circonstances étranges entourant la mort de son prédécesseur. Celui-ci avait découvert quelque chose sur Lang qui lui a coûté la vie...

Difficile d'interrompre la lecture de ce récit très hitchcockien dans sa facture même, habilement construit, qui explore les coulisses secrètes de la politique internationale récente. Le



livre est d'autant plus intéressant quand on sait qu'Adam Lang est une version (à peine) transposée de Tony Blair dont Harris était un bon ami. Pourquoi, se demande l'homme de l'ombre, Adam Lang a-t-il été le politicien le plus populaire de son pays, une sorte de Kennedy britannique, avant de devenir en l'espace de trois ans l'homme le plus détesté du pays ? Pourquoi s'est-il rangé aveuglément et obstinément du côté des Américains dans la guerre en Irak ? Quel rôle a joué dans tout cela Ruth, la belle épouse qui veut divorcer parce que son mari se tape la belle relationniste ? Autant de questions que le « nègre » tente de tirer au clair. Mais il y a un prix à payer quand on met son nez dans les secrets d'État. Il ne tardera pas à le découvrir...

Bien entendu, *L'Homme de l'ombre* est une œuvre de fiction, mais comme tout récit de politique-fiction bien documenté, hormis certains épisodes un peu rocambolesques, il devient difficile de départager le vrai du faux. Une chose est certaine, une fois la lecture terminée, une fois le fameux secret révélé, notre regard sur l'histoire récente et les événements du Moyen Orient ne sera plus jamais le même. Pire, cela nous incitera certainement à questionner désormais toute déclaration officielle, toute thèse préfabriquée destinée à endormir notre sens cri-

tique. Car il y a la version officielle des événements, telle que transmise par les menteurs de service, à la solde des puissants, et il y a ce que découvrira tôt ou tard l'homme de l'ombre, celui qui pose les bonnes questions, qui met son nez partout et qui, avec un peu de chance et beaucoup de culot, finira par crever l'abcès. (NS)

*L'Homme de l'ombre*

Robert Harris

Paris, Plon, 2007, 356 pages.



### Ceil pour œil...

L'intelligence d'un roman se manifeste le plus souvent dans ces petits détails subtils, çà et là abandonnés, parfois en dépit de la volonté même de son auteur. Ainsi en est-il des *Visages de la vengeance*, qui confirme l'émergence d'une autre voix importante du roman noir publié sous nos latitudes. « Tous ces yeux qui lui criaient sa marginalité » est ce qu'on peut appeler une phrase microcosme : cette mise en abîme nous renvoie subrepticement toute l'essence du roman de François Lévesque, préparant en quelque sorte la montée lente mais déterminée du bras vengeur contre la vanité des bien-pensants. Lire les trois premiers romans de cet auteur (on recommande *Matshi*, *l'esprit du lac* paru chez Médiaspaul et *Un automne écarlate* chez Alire) procure le même émerveillement teinté d'angoisse que lorsque, quinze ans plus tôt, les premiers récits de Patrick Senécal suscitaient une rumeur favorable chez les *aficionados* de thrillers, à la différence près que la facture stylistique rappelle dans la narration davantage peut-être la maîtrise élégante, plus raffinée, d'un Daniel Sernine. Dialoguiste digne héritier de dramaturges établis comme Serge Boucher ou Michel Tremblay, François Lévesque a ce sens de la repartie authentique et naturelle. Bien que créant un écart pour le moins surprenant à prime abord avec le langage châtié de la narration, ce parti pris pour la langue parlée du Québec populaire confère un degré plutôt impressionnant de réalisme à l'œuvre.



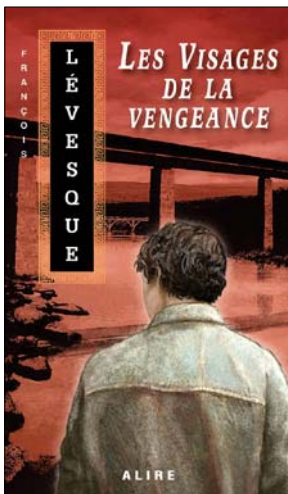
Comme il l'avait fait en 2009 avec son premier roman, François Lévesque ne se prive pas de nourrir son écriture de son impressionnante culture de films *slashers*, *Les Visages de la vengeance* se construisant comme une mosaïque de citations et de références cinématographiques : ici, on reconnaît aisément *Carrie* (De Palma, 1976), là *La Petite Fille au bout du chemin* (Gessner, 1976), sans parler de tous ces films cultes où un désaxé tue sauvagement les personnages dans un jeu de massacre sanglant. Cette parenté avec ce genre populaire qui a connu ses moments de gloire pendant les années quatre-vingt excuse sans doute certaines entorses à la vraisemblance... Lévesque essaie-t-il trop à la fin de sortir quand on ne s'y attend plus un dernier lapin de son chapeau ?

Tout juste rentré à Saint-Clovis après sept ans de suivi thérapeutique en institution psychiatrique (conséquence inévitable des événements scabreux racontés lors d'*Un automne écarlate*), Francis est accueilli chez sa tante Lucie. Curieusement, des gens commencent à mourir peu après... On sent que le jeune homme de seize ans porte en lui une fêlure, qu'il ne sera jamais plus en phase avec son environnement et ceux qui l'entourent, hormis peut-

être son indéfectible et loyale amie Geneviève, avec qui il partage une certaine forme de résilience. C'est qu'il a encore frais en mémoire son passé d'humiliation et d'intimidation, d'autant plus frais qu'il retrouve le visage de la reine de ses souffrances d'antan en Sophie Malo, qui continue, plus belle et machiavélique que jamais, d'exercer son influence malsaine à l'école secondaire Des Saules.

« Lorsque l'on contemple l'abîme, l'abîme regarde aussi à travers nous », disait Nietzsche. Souffrant de troubles névrotiques profonds, Francis est comme une âme errante dans cette ville hostile qui fut le théâtre des drames marquants de son enfance. Ce sentiment d'étrangeté qu'il éprouve par rapport à Saint-Clovis est accentué du fait qu'il observe qu'en sept ans la ville a sombré dans un lent déclin et que, à travers ses yeux d'adolescent, tout lui apparaît désormais décati. On retrouve grâce à cette plongée dans le monde intérieur tourmenté de l'adolescent un peu la même atmosphère que dans le si beau film scénarisé par Guillaume Vigneault *Tout est parfait* (Yves-Christian Fournier, 2008). Habité par un vide sclérosant, Francis constate avec désolation que tout, jusqu'aux souvenirs, a fini par pâlir. Même ces bons vieux films d'épouvante dont il se régalaient si goulûment enfant, ne seraient devenus dans les années quatre-vingt-dix qu'une pâle imitation édulcorée. Si tout semble avoir perdu de sa saveur, Francis n'est pas pour autant privé de la fougue toute contenue de ceux qui fomentent un projet vengeur. Déterminé à accomplir une mission qu'il sait stratégiquement garder secrète, il a su s'adapter, il a appris l'art de la manipulation, lui qui s'apprête à devenir un impitoyable bras justicier.

À croire que Michael Connelly avait raison quand il écrivait : « Celui qui combat les monstres doit veiller à ne pas devenir un monstre lui-même. » (*Lumière morte* et *Le Poète*). Francis appartient à cette catégorie de personnages qui ont sondé les profondeurs des ténèbres de l'âme humaine et qui n'en sont jamais revenus.



Le dernier roman de François Lévesque suscitera un grand enthousiasme, à n'en pas douter. Or *Les Visages de la vengeance* n'est pas un roman parfait, loin s'en faut. Dans les chapitres exposant la nouvelle situation de Francis, on ne rate pas une occasion d'expliquer certains comportements du premier tome, comme si on voulait en mieux définir les contours ou gommer les ambiguïtés possibles. À vouloir trop fournir de réponses, à trop chercher à éclaircir les motifs des événements du passé, l'auteur atténue la portée de ce qu'il avait par ailleurs atteint dans *Un automne écarlate* en en sapant une grande part de la richesse, fondée sur une spéculation nébuleuse. Les passages plus explicatifs visant à justifier le caractère plus ou moins plausible d'une situation donnée manquent toujours de subtilité et jurent avec l'ensemble, autrement plus réussi. Comme si l'auteur, se sentant surveillé, voulait parer d'avance les réserves de la critique. Tentant d'effacer une tare, il en crée une autre, peut-être pire car cousue de fil blanc.

Qu'on se le dise, *Les Visages de la vengeance* suscite l'intérêt du lecteur en grande partie grâce à cette aura de mystère qui auréole le plan finement calculé de Francis jusque dans les délectables dernières pages. (SR)

*Les Visages de la vengeance*

François Lévesque

Lévis, Alire (Romans 133), 2010, 304 pages.



### Attention! Chutes de pierres!

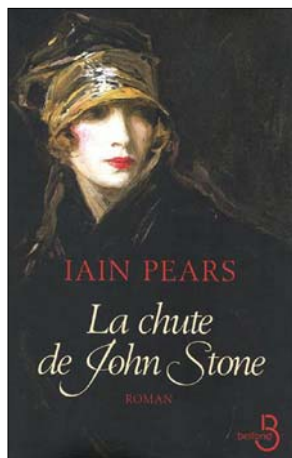
Il y a deux Iain Pears : celui qui publie d'intéressants romans policiers se déroulant dans l'univers de l'art; celui des grandes fresques historiques où se mêlent mystère, mort et passion comme *Le Cercle de la Croix* publié en français en 1998. Son dernier roman, *La chute de John Stone*, appartient nettement à la seconde catégorie.

Curieuse architecture que celle de ce pavé de plus de six cents pages. On y pénètre par strates successives dans le mystérieux passé de

John Stone, un grand industriel britannique anobli et devenu lord Ravenscliff.

Le prologue se déroule en 1953 et met en scène Matthew Braddock, ancien journaliste d'une soixantaine d'années qui, à la suite de la lecture d'un avis de décès, se présente aux funérailles de madame Virginie Robillard (autrefois lady Elizabeth Ravenscliff) en l'église de Saint-Germain-des-Prés à Paris. À la sortie de la cérémonie, un notaire londonien lui demande de passer à son étude, car un colis a été laissé à son intention. Colis qui ne devait lui être remis qu'à la mort de madame Robillard. Matthew Braddock décide alors de mettre sur papier ses mémoires racontant ses rapports avec la belle lady Ravenscliff.

La première partie du roman s'ouvre donc en 1909 à Londres. Braddock est alors jeune journaliste dans un grand journal londonien. Talentueux certes, mais pour l'instant cantonné aux faits divers. Un jour, il reçoit une lettre de lady Elizabeth Ravenscliff le priant de bien vouloir se présenter chez elle. Quelques semaines plus tôt, le mari de cette dernière, John Stone devenu lord Ravenscliff, est mort mystérieusement : une malencontreuse chute du balcon de son bureau. À l'ouverture du testament du riche industriel, une clause surprend tout le monde : lord Ravenscliff lègue une part importante de



sa fortune à un enfant qu'il aurait eu dans sa jeunesse. La belle veuve charge donc Braddock de retrouver cet enfant dont elle (ni personne) n'a jamais entendu parler. Pour éviter les rumeurs, elle lui demande de camoufler son enquête en recherches destinées à une biographie du grand homme. Braddock fouillera donc le passé mystérieux de l'industriel. Peu à peu, le journaliste découvrira que, derrière l'image officielle de Stone, se cachaient de plus sombres machinations. Des témoins importants disparaissent, d'autres sont victimes d'accidents qui tombent juste à point. Et, sur toute cette histoire, plane l'ombre de Henry Cort, un personnage retiré et secret qui, selon certaines rumeurs, serait à la tête des services secrets britanniques. Malgré ses efforts, Matthew Braddock ne retrouvera jamais l'enfant disparu.

La deuxième histoire fait partie des papiers que le notaire a transmis à Braddock. Ce sont justement les mémoires de Henry Cort. Cette fois, l'auteur nous entraîne à Paris en 1890. Cort, alors jeune employé de banque, est envoyé par ses employeurs à leur succursale parisienne. Mais c'est un tout autre apprentissage que le jeune homme fera. Il y sera recruté par les services secrets et deviendra l'un des plus efficaces agents de Sa Majesté. Dans le Paris de la Belle Époque, il sera amené à déjouer un sombre complot qui vise à déstabiliser la Banque d'Angleterre et tout le milieu financier de la City. Avec l'aide d'une baronne hongroise prénommée Elizabeth et de l'industriel John Stone, il y réussira, mais non sans laisser quelques cadavres dans les coins. Et la belle baronne Elizabeth épousera John Stone.

La troisième histoire, jointe aux papiers de Cort, se déroule à Venise en 1867. Ce sont les mémoires de John Stone lui-même. Ce dernier vient d'hériter une jolie fortune d'un oncle misanthrope. Le placement de cet héritage lui permet de décupler la somme et d'entreprendre un long périple sur le continent. Le voilà donc à Venise où il se mêle à la colonie des exilés britanniques : un architecte dépressif et sa très belle épouse, un ingénieur au caractère

impossible qui met au point une torpille qui devrait révolutionner l'art de la guerre maritime, d'autres... Et Stone, sortant peu à peu de son dilettantisme, se lancera dans le domaine industriel. Ce sera le début de son ascension.

À la toute fin du roman, en épilogue, une courte lettre de Stone, écrite juste avant sa mort, reliera tous ces éléments qui par moments semblent assez disparates. C'est la clé de voûte de ce grand roman architectural.

Car c'est bien d'architecture qu'il faut ici parler. Le roman, un peu lent et long par moments, est une prouesse de narration. Trois récits distincts, écrits au « je », nous mènent à travers les époques et construisent, par pierres successives, un gigantesque édifice : la vie et la chute de John Stone. Mais le lecteur ne perçoit qu'un pan de l'édifice à la fois. On peut penser aussi à ces poupées gigognes que l'on dévisse et dans lesquelles on trouve une autre poupée plus petite qui se dévisse à son tour... La dernière, la lettre finale de John Stone, contenant la clé du mystère.

*La Chute de John Stone* est aussi un roman remarquable par son style. À la fois très moderne par sa structure et très classique par sa description minutieuse des diverses époques où le récit se déroule. On pense ici aux meilleurs romans d'Émile Zola (auquel d'ailleurs l'auteur fait référence à quelques reprises). La vie sévère des milieux industriels et financiers londoniens, celle plus gaie du Paris de la Belle Époque et celle sombre et mélancolique de la Venise d'avant le tourisme, toutes nous sont restituées avec une précision et une érudition exceptionnelles.

Bref, si, pour les puristes, *La Chute de John Stone* n'est pas un vrai polar (le roman contient pourtant tous les éléments du genre : crimes, mystères, enquêtes...), l'œuvre, en nous montrant la jeunesse et la maturation des trois personnages, constitue un exceptionnel roman d'apprentissage. (AJ)

*La Chute de John Stone*

Iain Pears

Paris, Belfond, 2009, 607 pages.



### Tout est dans l'ambiance...

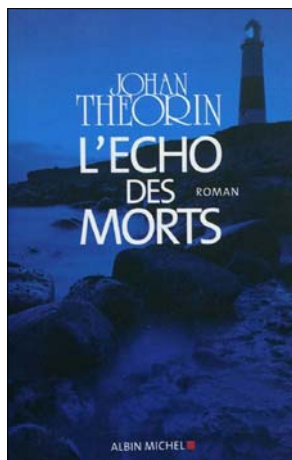
Il faut croire que Johan Theorin a connu un certain succès (mérité !) avec son premier roman *L'Heure trouble* que je vous présentais dans le numéro précédent, puisque son deuxième, intitulé *L'Écho des morts*, est déjà disponible en traduction. Nous retrouvons le cadre néo-gothique de la petite île d'Oland et son atmosphère étrange. La famille Westin (Joakin, Katrine et leurs deux enfants Livia et Gabriel) a quitté Stockholm pour emménager sur l'île dans une ancienne demeure de gardiens de phares, une maison construite avec du bois récupéré d'épaves de bateaux échoués. Ce qui porte malheur, dit-on...

Et le malheur ne tarde pas à frapper : alors que Joakin est absent, la belle Katrine se noie : une chute malencontreuse sur des roches glissantes. Entre en scène Tilda Davidsson, jeune policière récemment nommée, la nièce du fameux Gerlof, protagoniste important du premier roman, détective à ses heures qui, une fois de plus, va mettre son grand nez dans les affaires des autres. Certains indices matériels lui font croire que Katrine a peut-être été victime d'un meurtre. À peine débarquée sur l'île, Tilda hérite d'une affaire de cambriolages en série dans les habitations abandonnées en hiver. Trois malfaits dévalisent systématiquement les villas et chalets laissés à l'abandon pendant la mauvaise saison. La tension monte d'un cran quand ils décident de changer de tactique et de cambrioler désormais des lieux habités. Une de leurs cibles futures : la demeure des Westin, où un Joakin inconsolable sombre dans la dépression.

Comme dans le roman précédent, Theorin nous présente d'abord en détail les divers protagonistes tout en installant une ambiance de malaise, un climat sombre presque macabre. Une fois arrivés les grands froids de l'hiver, l'île devient un lieu sinistre et les maisons ont des

airs de demeures gothiques : les vieilles planches grincent, certaines pièces semblent animées d'un souffle propre, des bruits bizarres se font entendre. La découverte d'un grenier étrange, des apparitions bizarres, des voix étranges, tout cela crée un climat de peur et de suspicion dans ce récit qui flirte parfois avec le fantastique : de vieilles légendes refont surface, il y a deux phares dont l'un, défectueux, ne s'allume que pour annoncer un décès, le fantôme de sa sœur disparue ne cesse de hanter Joakin et sa fille Livia, etc. Mais Tilda, Gerlof, et Joakin doivent affronter des forces du mal bien réelles et la double confrontation finale sera sanglante.

À quoi tient la magie de certains polars scandinaves ? Contrairement à leurs collègues nord-américains qui misent sur l'action directe et brutale, des litres d'hémoglobine, des cadavres à la pelle, un rythme d'enfer (beaucoup d'inraisemblances) et des coups de théâtre, le suspense ici est feutré, mis en place lentement, progressivement, avec un savant mélange d'action livrée au compte-gouttes et d'ambiance envoûtante. Il y a de nombreuses digressions, des histoires parallèles (notamment celle de la mère de Katrine qui a écrit un livre pour révéler certains faits troublants) mais tout cela progresse inexorablement et vient alimenter l'intrigue



principale. La nature joue un rôle essentiel dans ce récit angoissant où tout le monde vit dans l'attente angoissée de « l'événement », la grande tempête qui balaie tout, piège mortel pour les malheureux qui sont surpris à l'extérieur. Bref, c'est tout un univers que l'auteur nous invite à découvrir. Il faut un peu de patience, beaucoup d'attention, pour ce singulier voyage sur l'île d'Oland, mais le résultat en vaut la peine. (NS)

*L'Écho des morts*

Johan Theorin

Paris, Albin Michel, 2010, 410 pages.



### Mystères à Rennes-le-Château, encore et toujours...

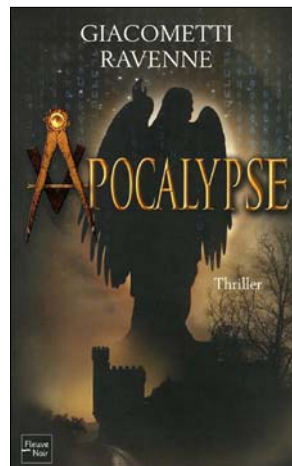
Voici donc la cinquième enquête du commissaire Antoine Marcos, toujours franc-maçon et toujours mêlé à des enquêtes aux parfums d'Étrange...

L'ouverture du roman se fait sur fond de trafic international d'œuvre d'arts, ici un dessin préparatoire du peintre Nicolas Poussin pour son fameux tableau des *Bergers d'Arcadie* dérobé lors de la Deuxième Guerre mondiale à une famille juive française. Mais un meurtre sauvage et bizarre commis par un couple lors d'une *rave party* en Inde a précédé cette séquence et indique au lecteur un peu attentif que les deux choses doivent être liées quelque part entre elles...

Ensuite, tout s'accélère. L'enquête de Marcos se développe jusqu'en Israël pendant que son chemin commence à croiser un peu trop souvent celui du jeune couple de tueurs psychopathes qui avaient sévi en Inde. Si le fait d'appartenir aux Francs-Maçons ne se révèle pas de tout repos pour le commissaire, ses frères tentant de le manipuler pour diverses raisons, l'autre société secrète contre qui il va devoir lutter attend, sous le signe de Judas, depuis deux mille ans de pouvoir déclencher rien moins que l'Apocalypse ! La clé de cette révélation est bien sûr le tableau de Nicolas Poussin et son dessin préparatoire. Et la serrure dans laquelle

doit jouer cette clé pour ouvrir ce qui pourrait être une boîte de Pandore se trouve dans le fameux village de Rennes-le-Château, près de Carcassonne en France. Là où l'abbé Saunière aurait découvert un trésor (ou des documents que des puissants auraient accepté de lui payer un prix fabuleux...) à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, histoire connue désormais du monde entier, utilisée par Dan Brown dans le *Da Vinci Code* et qui attire des dizaines de milliers de visiteurs chaque année à Rennes-le-Château. La conclusion de ce thriller ésotérique ne surprendra pas vraiment le lecteur habitué à fréquenter le mystère de l'abbé Saunière et ses prolongements ésotériques : ce n'est pas pour rien que Giacometti et Ravenne sont passionnés par Rennes-le-Château depuis leur adolescence...

Côté forme, le roman suit deux lignes de narration, la plus importante étant bien sûr celle racontant l'enquête d'Antoine Marcos. Le style est alerte et l'affaire nerveuse et bellement troussée à quelques détails près. L'autre histoire, qui s'infiltre tout au long du roman par une suite de courts chapitres, raconte, elle, le cheminement au travers des siècles de ce secret né au temps de la mort de Jésus. C'est aussi une réussite, peut-être même plus prenante par moments que l'enquête elle-même.



Il faut toutefois avertir le lecteur que l'épilogue du roman est à éviter, car achevant de gâcher par un rebondissement « gros comme la gare » une fin qui avait déjà tendance à faire un peu dans la ficelle et la facilité dans le traitement peu crédible du scénario. Mais, on l'aura compris, *Apocalypse* vaut le coup d'être lu, aucun doute là-dessus ! (RDN)

*Apocalypse*

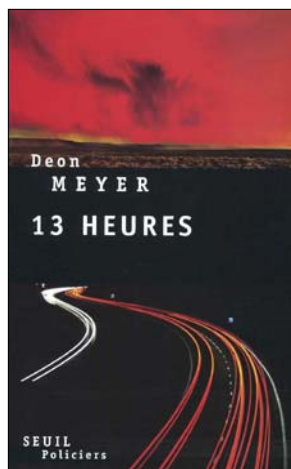
Eric Giacometti et Jacques Ravenne  
Paris, Fleuve Noir, 2009, 384 pages.



### 13 heures chrono !

Que les choses soient claires d'emblée : Deon Meyer est un de mes auteurs préférés. J'attends chaque nouveau livre avec impatience... et voici enfin un sixième titre traduit en français qui arrive en librairie : *13 heures*. Deon Meyer nous a habitués à des intrigues très solides plantées dans un ensemble de réflexions sociales élaborées ; s'il ne s'empêche pas de dénoncer encore ici les travers de l'Afrique du Sud post-apartheid, il accorde néanmoins la priorité à l'enquête de Benny Griessel, qui est enlevante, rien de moins. Un *page turner* tout à fait réussi !

*13 heures* nous offre donc des retrouvailles avec l'inspecteur Griessel, sobre depuis cinq mois, dont la vie est assez chaotique : sa femme l'a mis à la porte en raison de ses problèmes d'alcool principalement, il est dans la police depuis vingt-cinq ans et a l'impression de se faire pousser un peu vers la sortie dans le rôle de mentor qu'on lui impose, il lutte toute la journée contre une irrésistible envie de boire... En pleine période de tourmente, à 5 h 37 du matin, le téléphone sonne : on vient de retrouver le corps d'une jeune femme assassinée... Une touriste. La journée ne fait que commencer. Car le même matin, une ex-vedette de la chanson découvre le corps de son mari, Adam, tué à ses côtés. Trop ivre la veille, elle ne se souvient de rien. S'ajoute à ces récits la fuite éperdue de Rachel, une autre touriste, traquée



par on ne sait qui, on ne sait trop pourquoi... Et c'est un Meyer très en forme dès le départ qui nous livre le compte rendu de cette journée, par tranches d'heures, donnant immédiatement un rythme haletant au roman, rythme qui ne se dément pas au fil des pages. Toute l'action est concentrée en une seule journée : treize petites heures pour résoudre tant d'intrigues... Les histoires s'entrecroisent à toute vitesse : on apprécie l'efficacité de la technique, quasi frustrante par moments pour le lecteur, qui embarque dans une trame et s'en fait éjecter aussi vite pour suivre un autre personnage ! Presque essoufflant ! Meyer dose ses effets et se montre très habile ; alors que les informations semblent arriver de partout, rien n'est pourtant tout à fait clair... comment faire le tri ? C'est bien ce que se demande Griessel...

Fidèle à son habitude, l'auteur couvre plus large que son enquête et profite du polar pour parler racisme, crime organisé, alcoolisme... et pour tracer tout en finesse le portrait d'une Afrique du Sud où tout ne va pas sans tension entre Noirs, Blancs et Métis. Certains de ses romans précédents allaient plus loin dans cette réflexion (*Les Soldats de l'aube*, *Lemmer l'invisible*...), mais il n'en demeure pas moins que j'ai eu la même impression pour ce livre que

pour les cinq précédents : Meyer nous offre chaque fois du polar intelligent. C'est intéressant, resserré, cohérent, on se laisse prendre au jeu de l'intrigue tout en s'attachant aux personnages. On dévore *13 heures*, carrément. On se demande bien sur quoi repose tout ça : la fuite de Rachel, la mort d'Adam, la mort de la touriste... et on n'est pas déçu. Meyer reprend tous les fils. Vivement son septième roman ! (ML)

*13 heures*  
Deon Meyer

Paris, Seuil (Policiers), 2010, 462 pages.



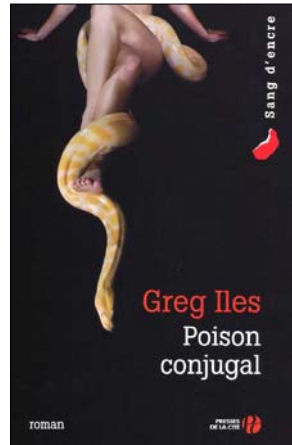
### Du mariage considéré comme le crime parfait...

Greg Iles a déjà une longue feuille de route. *Poison conjugal* est son sixième roman traduit aux Presses de la Cité, mais c'est le premier que je lis de cet écrivain qui vit à Natchez, dans le Mississippi, ville qui sert de décor à la plupart de ses romans. *Poison conjugal* est un récit à suspense de haute qualité avec une thématique pour le moins originale.

Alexandra Morse, agente du FBI, spécialiste des négociations avec les preneurs d'otages, soupçonne son beau-frère d'avoir assassiné sa sœur Grace pour s'approprier son argent et refaire sa vie avec sa maîtresse. Mais il lui faut des preuves... À l'insu de ses supérieurs, elle mène sa propre enquête sur les agissements d'Andrew Rusk, un avocat spécialisé dans les divorces et qui aiderait ses clients, moyennant finances, à se débarrasser de leur conjoint. Pour ce faire, Rusk se sert des compétences très spéciales d'un chercheur obsédé par la quête de l'arme absolue permettant aux États-Unis de vaincre leur prochaine grande menace : la Chine. Ce chercheur a trouvé la recette du crime parfait, un moyen atroce, mais indétectable d'expédier *ad patres* ses malheureuses victimes. Quand Alexandra réalise que la prochaine victime est un certain docteur Chris Shepard,

elle le rencontre et lui annonce que ses jours sont comptés : sa femme, qui le trompe avec un collègue, veut le liquider ! Incrédule, Shepard est d'abord persuadé d'avoir affaire à une folle. Mais l'entrevue avec Alexandra a semé les germes du doute et peu à peu, Shepard réalise qu'elle a peut-être raison. Dès lors c'est une course contre la montre qui s'engage entre les divers protagonistes, une course à la mort car le chercheur complice de Rusk est un tueur impitoyable, machiavélique qui a plus d'un tour dans son sac.

L'intrigue est ingénieuse, les personnages intéressants, la tension dramatique constante, les cadavres nombreux. J'ai particulièrement apprécié le personnage très réussi du tueur et ses théories intrigantes sur la géopolitique mondiale, sa certitude quasi mathématique d'un affrontement inévitable, dans un futur pas très lointain, entre les États-Unis et la Chine, fourmilère sans âme, pays sans morale, avide d'énergie et d'espace vital, qui n'hésitera pas à sacrifier des millions d'individus pour en arriver à ses sinistres fins de domination planétaire. Le médecin rappelle cette phrase terrible de Mao qui affirmait en riant que même si on tuait cinq cent millions de Chinois, il en resterait tout de même un autre cinq cent millions ! De quoi donner froid dans le dos...



Par contre, et c'est un reproche que l'on pourrait adresser à nombre de polars américains, la fin du récit est assez rocambolesque, hollywoodienne en diable !

On veut bien croire à tout ce qui précède, mais à la toute fin, on se dit qu'il y a vraiment un bon Dieu pour les personnages de polars américains et que les « méchants », aussi intelligents et retors soient-ils n'ont en fait aucune chance. Ils ont déjoué tous les pièges pendant près de quatre cent cinquante pages, mené le jeu à leur guise et là, bêtement, ils se font avoir ou commettent une erreur fatale qui va précipiter leur perte... Dur à avaler !

Par ailleurs, je l'ai souvent mentionné (radoté ?), comme bien d'autres polars contemporains, ce livre souffre d'obésité. Quelques coupes judicieuses n'auraient certainement pas nui à la qualité du suspense. Il reste que *Poison conjugal* est un excellent divertissement, un polar haut de gamme *tourne-pages* qui mérite le détour. (NS)

*Poison conjugal*

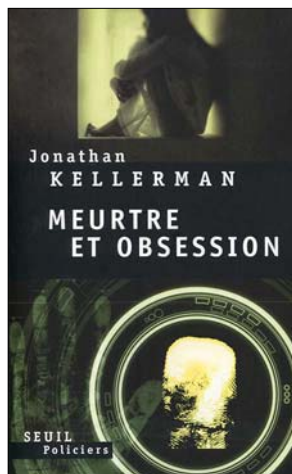
Greg Iles

Paris, Presses de la Cité (Sang d'encre), 2010, 478 pages.



### Le terrible secret de Patty Bigelow

Patty Bigelow a toujours mené une vie exemplaire : infirmière respectée et consciencieuse, elle a trimé dur pour donner à sa petite-nièce Tanya une existence confortable, cette dernière ayant été abandonnée par sa mère aux mœurs dissolues et au passé trouble. Quelques années plus tard, le psychologue Alex Delaware retrouve Tanya, qu'il avait déjà soignée pour troubles obsessionnels alors qu'elle était fillette. La jeune femme tient à informer le professionnel d'un intrigant message soufflé par tante Patty au moment où elle s'appropriait à passer l'arme à gauche : Patty aurait fait une chose terrible ; elle aurait eu à voir avec la mort de quelqu'un de près... Cette révélation aussi énigmatique qu'improbable consterne tellement



Tanya qu'elle supplie son psy d'investiguer avec l'aide de son comparse, l'inspecteur Milo Sturgis.

Si le roman de Jonathan Kellerman *Meurtre et Obsession* commence sur une note stimulante propre à bon nombre de *psycho thrillers*, il passera facilement la moitié de ses quelque quatre cent quarante pages à s'enliser dans un borborygme plutôt banal et sans relief. N'ayant guère de prise pour amorcer leur enquête, sinon cette mystérieuse annonce d'une femme à l'agonie, les deux Samaritains plutôt sceptiques quant à leurs propres chances de réussite grugent petit à petit le territoire nébuleux de la vie de Patty Bigelow jusqu'à tisser des liens avec des personnages parmi les plus glauques de la faune californienne : camés, magnats véreux de l'immobilier, stars du porno, disc jockeys frénétiques, les plus impensables ramifications sont finalement mises au jour pour reconnaître que finalement la vie de la vulnérable Tanya est menacée par ceux qui ont tout intérêt à garder tous les plus inavouables secrets criminels. Nous découvrons, encore faut-il être désespérément patients, comment des situations et des comportements compromettants finissent par s'imbriquer dans la vie plutôt rangée en apparence de Patty Bigelow.



Dans ce roman plutôt terne et en tout point prévisible, Jonathan Kellerman ajoute son grain de sel dans cette marmite de romans convenus qui sombrent vite fait dans l'oubli de l'interchangeable. En psychologue qu'il est dans sa deuxième vie, Kellerman s'intéresse de près aux gens : cette empathie que l'on devine sincère prend la forme de descriptions très détaillées de ses personnages presque toujours typés (ici l'avocat malhonnête, là le sociopathe à l'enfance déjà déviante, ailleurs le beau vieux tombeur...). Et tout ce beau monde, qu'il est bavard ! Surabondance de dialogues, pages entières de répliques consécutives truffées d'un humour pince-sans-rire bon bourgeois distingué. Ça questionne des gens en masse, ça tourne en rond. À ressasser sans cesse les mêmes spéculations qui n'ont guère la chance d'évoluer, le roman gagne bien inutilement en épaisseur en même temps qu'il devient, pour notre malheur, ronflant.

Il faut toutefois reconnaître à Kellerman qu'il cause de ce qu'il connaît : les problématiques psychologiques enfantines et les traitements idoines. Les pages où on assiste à l'évocation de la relation patient/psy autour des troubles obsessionnels compulsifs sont les plus prenantes peut-être du fait que le personnage d'Alex, lui-même issu d'un milieu familial pourri à l'os, arrive tant bien que mal à supporter une blessure psychologique qu'il traîne depuis l'enfance. Qu'il consacre sa vie adulte à essayer de combler cette fissure d'âme en aidant les autres est noble et beau, quoique l'idée ne soit pas nouvelle. Les cas de résilience font habituellement de bons récits. Or Kellerman abandonne cet angle aussitôt qu'il le configure pour verser dans ce salmigondis procédural d'une enquête qui tarde tellement trop à se mettre sur les rails. (SR)

*Meurtre et obsession*

Jonathan Kellerman

Paris, Seuil (Policiers), 2010, 447 pages.



### Histoire de fou...

Commençons par une anecdote tirée du roman *Viens plus près*, de Sara Gran... Amanda entre dans un magasin pour y feuilleter quelques revues quand elle se fait apostropher par le gérant qui lui demande d'acheter les revues ou de les laisser sur le comptoir. L'affaire tourne à l'engueulade et Amanda quitte les lieux furieuse, non sans avoir été traitée de « connasse » par le marchand lui aussi furieux ! Quelques jours plus tard, Amanda regarde la télévision et apprend que l'homme a été assassiné à coup de cutter. Première réaction d'Amanda : « Cela ne me surprenait pas, vu comment il s'était comporté. Il avait sans doute dû dire ce qu'il ne fallait pas à la mauvaise personne ». Quelques phrases plus loin, elle écrit « ... c'était certainement moi qui avais assassiné le marchand de journaux ».

Typique de ce récit assez bref (moins de 200 pages, une rareté...) qui est l'histoire d'une dérive, celle d'Amanda, jeune femme comblée, qui adore son mari Ed, qui exerce la profession d'architecte et qui, en apparence du moins, mène une petite vie parfaite. Et puis, les choses commencent lentement à déraiper. Quelque chose d'insidieux est en train de se produire et Amanda plonge peu à peu dans un



état second. Un peu malgré elle, elle se met peu à peu à réaliser ses désirs les plus enfouis, à donner libre cours à toutes ses pulsions. Ça va du simple vol à l'étalage, considéré comme un moment de distraction jusqu'à des pulsions de mort qui finiront par se concrétiser de manière atroce...

*Viens plus près* est une histoire de fou, au sens propre, le récit du naufrage psychique d'une jeune femme qui pense être possédée par un démon qu'elle a baptisé Naama et qui, selon elle, aurait été la troisième femme d'Adam après Lilith et Ève. Peu à peu, Naama prend le contrôle d'Amanda qui perd complètement les pédales jusqu'au dénouement sanglant prévisible.

En général, je ne suis pas très friand de ces éternelles histoires de psychos avec ou sans pattes, sauf quand elles s'inscrivent dans une intrigue de thriller riche en action et rebondissements. Ce qui n'est pas vraiment le cas ici. *Viens plus près* est plutôt un roman noir psychologique, avec peu d'action spectaculaire, un style très dépouillé, écrit sous forme de monologue, teinté d'un certain humour noir, surtout dans la première partie où la tension dramatique, résultant des agissements de plus en plus irresponsables et dangereux d'Amanda, contraste avec une certaine drôlerie de ses remarques déjantées. Mais plus on progresse et plus l'angoisse prend le pas sur l'humour : le rire devient jaune, avant de disparaître complètement pour céder la place à l'horreur.

La partie où Amana se croit possédée et consulte des « experts » en exorcisme est loin d'être convaincante ; mais le reste du récit est efficace, chaque fin de chapitre étant une invitation à continuer le récit de cette inquiétante dérive mentale qui semble être une marque de commerce de Sara Gran, une nouvelle voix du roman (très) noir dont on a déjà pu lire *Dope* (Sonatine, 2008) qui ne faisait pas non plus dans la dentelle. (NS)

*Viens plus près*

Sara Gran

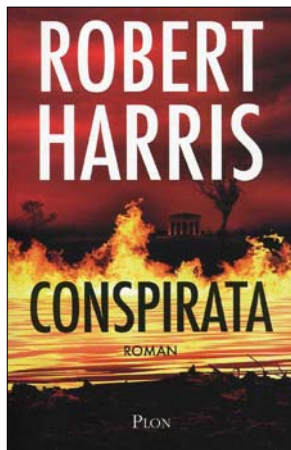
Paris, Sonatine, 2010, 184 pages.



### Rome, que serais-tu sans tes ennemis (de l'intérieur) ?

*Conspirata* (titre de l'édition américaine du livre qui s'intitule *Lustrum* en Angleterre) est la suite directe d'*Imperium*, le premier des trois romans que Robert Harris compte consacrer au personnage de Cicéron. Son narrateur en est toujours Tiron, à la fois esclave, secrétaire et confident du grand homme, et qui présente l'avantage d'offrir au lecteur le point de vue d'un enfant du peuple sur des agissements souvent insensés de gens puissants et déconnectés du quotidien. Le livre débute juste après la fin d'*Imperium*, au moment où Cicéron devient consul pour un an en 63 av. J.-C., pour se terminer cinq ans plus tard, d'où le titre original de *Lustrum* désignant à Rome la période de cinq ans entre deux recensements.

La veille de l'entrée en fonction de Cicéron, l'horrible meurtre, apparemment rituel, d'un adolescent esclave sonne comme un avertissement pour le nouveau consul qui se sait détesté par les dirigeants des deux camps politiques du Sénat, les patriciens et les plébéiens populistes. Et la fonction de consul n'est pas de tout repos !



Une série de coups tordus organisés par Catilina et un jeune ambitieux du nom de Jules César font vite comprendre à Cicéron qu'un complot est en train de se mettre en place pour le tuer mais aussi pour mettre à mort la République, ce qui sera fait quelques décennies plus tard avec l'avènement de l'Empire... Seules l'intelligence et la capacité de Cicéron à deviner le dessous de bien des cartes vont lui permettre de préserver ce qui peut l'être dans cette guérilla politique romaine où la violence, le sordide, la trahison et le meurtre règnent en maîtres sous le regard lointain du puissant et menaçant Pompée qui vient de vaincre le roi Mithridate en Asie Mineure. Cicéron c'est la lutte de l'intérêt de la nation contre l'intérêt personnel poussé quelquefois jusqu'à l'absurde par des personnages puissants agissant comme des incendiaires. Cette lutte, il la mènera ensuite lorsqu'il sera nommé « Père de la patrie » et que César, Pompée et Crassus se vengeront de lui après avoir pris le pouvoir dans la seconde partie du roman.

Sous la plume vive et précise de Robert Harris, ce thriller politique est une évocation particulièrement prenante d'une époque à la fois cruciale, terrible et fascinante de l'histoire de Rome. Cicéron n'y est pas présenté comme un héros vertueux mais comme un homme dont les traits de génie et la ténacité prennent le dessus sur un certain nombre de défauts. Le rythme des péripéties est plus soutenu ici que dans *Imperium* où Robert Harris avait pris le temps nécessaire pour dresser un portrait fouillé de Cicéron. Ce qui n'empêche nullement *Conspirata* d'être autonome et de pouvoir se lire indépendamment de son prédécesseur. Mais franchement ce serait bouder son plaisir de ne pas déguster ces deux romans dans la foulée l'un de l'autre... (RDN)

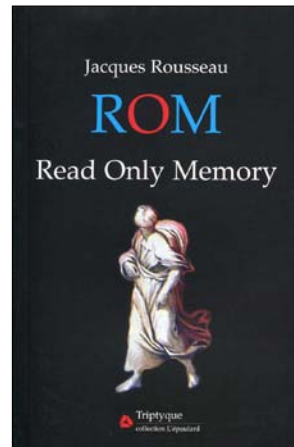
*Conspirata*  
Robert Harris  
Paris, Plon, 2009, 428 pages.



### La femme police au pays de la Phallocratie

Il semble que quelqu'un ait péché par trop de curiosité. Le lien avec le mythe de Sodome et Gomorre est sans équivoque dans la mise en scène du cadavre découvert à l'Université du Québec à Trois-Rivières : la professeure Ingrid Lambert est retrouvée debout, drapée de blanc, transformée en statue de sel telle la trop curieuse femme de Loth, dans l'Ancien Testament.

Quelle est la différence entre un roman qui ne fait pas sérieux et un autre qui ne se prend pas trop au sérieux ? Sans doute le polar signé Jacques Rousseau appartient-il à la deuxième catégorie, dans la mesure où, ayant tous les ingrédients pour livrer un sacré bon roman procédural, il persiste à se désamorcer sans cesse lui-même. *ROM (Read Only Memory)*, sans atteindre le degré de maîtrise d'un Paul Auster dans *Cité de verre*, explore lui aussi par le biais de l'allusion occasionnelle l'univers de Don Quichotte : Agathe de Francheville, récemment diplômée de l'Institut de Police, se débat elle-même avec un vague syndrome de l'imposteur, mettant à profit son apprentissage tout livresque tiré du fameux *Manuel de l'enquête policière* pour coffrer le coupable de l'assassinat d'Ingrid Lambert. Se voulant trop souvent drolatique, le roman de Jacques Rousseau camoufle sous le prétexte qu'il s'agit de la toute première



enquête d'Agathe de Francheville certaines maladroites ou impairs, symptômes évidents du manque d'assurance que la jeune femme éprouve. La connaissance qu'on acquiert d'elle passe souvent par ces réflexions — reproduites en italiques — qu'elle se fait pour elle-même : celles-ci ont plutôt des allures d'apartés propres au théâtre, c'est-à-dire davantage adressés au lecteur qu'à elle-même, ce procédé brisant malheureusement l'illusion romanesque nécessaire à la création d'une atmosphère crédible. Or dans la mesure où on semble avoir affaire à un roman qui ne se prend pas au sérieux, on ne peut trop se surprendre de ce côté très *deuxième degré*, cohérent avec l'esprit du roman.

L'enquêtrice avec un *e* est aidée dans ses recherches par des personnages quelque peu cabotins : sa mère Aurélie, férue de la chose informatique, est une *hacker* hélas dépourvue des contours singuliers d'une Lisbeth Salander (*Millenium*) ; quant à la secrétaire à la langue bien pendue du département de psychologie, Patricia Dubois, elle se targue du prestige inespéré de *collaborer* à une véritable enquête policière. Agathe de Francheville, elle, mène une enquête très méthodique où elle suit selon les règles de l'art le B-A BA de la procédure conventionnelle. Au grand dam de cette verte recrue, les principaux suspects appréhendés dans cette affaire semblent se disculper trop facilement, prouvant par là qu'elle erre sur de mauvaises pistes tracées à partir d'erronés soupçons. Émotive davantage que rationnelle, Agathe se laisse aisément orienter par les ragots et les rumeurs qu'entretient la secrétaire Dubois. C'est que dès le départ opère chez elle un mal avisé sentiment d'identification avec la victime : les deux femmes sont nées le même jour de la même année ; qui plus est, Ingrid Lambert était enceinte depuis quelques semaines au moment où on lui a enlevé la vie. . .

Les quelque soixante dernières pages proposent une incursion réussie dans le monde fascinant de la psychoéducation, que Jacques Rousseau connaît sur le bout de ses doigts, lui qui a œuvré dans ce domaine toute sa carrière

comme professeur et directeur de département à l'UQTR. Le portrait critique sans complaisance du milieu universitaire, avec ses rivalités, la pression des pairs, ses intrigues internes pleines de remous est bien brossé, offrant un cadre original pour ce genre d'enquête qui, avouons-le, fraie plus fréquemment avec la lie de la société qu'avec son élite intellectuelle, que l'on découvre ici pétrie de vanité et bassement ambitieuse.

Un mot enfin sur le travail éditorial plutôt bâclé : les éditions Triptyque ne nous ont pas habitués par le passé à autant d'erreurs (fautes d'accords, d'orthographe ou d'inattention). Le manque de rigueur en ce qui concerne la révision linguistique est ici bien déplorable. (SR)

*ROM (Read Only Memory)*

Jacques Rousseau

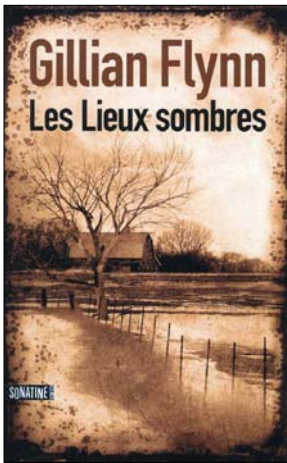
Montréal, Triptyque (L'Épaulard), 2010, 214 pages.



### Une judicieuse et juteuse erreur judiciaire. . .

Un mot d'abord pour saluer l'excellente qualité des productions des éditions Sonatine qui, dans le polar, nous ont notamment fait découvrir des écrivains talentueux comme R. J. Ellory, avec ces deux chefs-d'œuvre que sont *Seul le silence* et *Vendetta*, Shane Stevens et son tragique *Au-delà du mal*, ou dans un tout autre registre, l'extraordinaire *La Religion*, un passionnant roman historique de Tim Willocks. Sonatine s'est taillé une place de choix dans le monde très concurrentiel de l'édition contemporaine, avec une production très variée, même en polars, et des titres de grande qualité. Dont acte.

*Les Lieux sombres* de Gillian Flynn ne fait pas exception à la règle. Stephen King l'a qualifié de « roman exceptionnel » et pour une fois, je lui donne raison (King, dont les goûts sont parfois très éclectiques, a aussi déjà recommandé des trucs assez nuls, merci !). Ceci dit, voilà encore un de ces romans-briques qui se « méritent » parce que l'action y est lente, les personnages nombreux, l'ambiance parfois lourde ! C'est l'histoire de Libby Day, une jeune femme trau-



matisée, paresseuse et pas très sympathique, qui a vécu une expérience atroce. Au début des années quatre-vingt, elle a sept ans, lorsque sa mère et ses deux sœurs sont assassinées dans leur ferme familiale. Miraculeusement rescapée, elle désigne le meurtrier à la police : son frère Ben âgé de quinze ans. Vingt-cinq ans plus tard, alors que son frère est toujours derrière les barreaux, Libby, qui ne s'est jamais remise du drame, sombre dans une certaine dépression. C'est alors qu'elle est contactée par une association de détectives du dimanche, de fêlés des affaires criminelles dont certains membres sont persuadés que Ben est innocent, que le témoignage de Libby n'a été qu'une manipulation honteuse de la police et qu'il faut revoir le dossier. En désespoir de cause, Libby accepte de revisiter les lieux sombres de son passé, alors qu'une vérité inimaginable commence à émerger.

Ce long récit, à la progression lente, se déroule sur deux plans temporels. D'une part, nous suivons Libby aujourd'hui alors qu'elle reprend contact avec son frère et certains protagonistes du drame initial. Par ailleurs, l'auteur va reconstituer de façon minutieuse, heure par heure, les événements qui se sont passés réellement lors de cette nuit de toutes les horreurs. Les lignes temporelles finiront par se télescoper lors de la révélation finale, laquelle on s'en

doute bien, déjoue nos pronostics et s'avère surprenante jusqu'à un certain point.

Comme l'affirme le texte de la couverture arrière, Gillian Flynn nous offre ici une intrigue d'une densité rare, des personnages complexes et tragiques. Tout de même, on a parfois envie de botter le derrière de cette curieuse Libby, même si, comme elle, on veut connaître le fin mot de l'histoire : qui est l'assassin ? Ben ? Le père violent et alcoolique ? Un vagabond de passage ? Les hypothèses ne manquent pas, les fausses pistes non plus et il faut attendre la sortie de cette intrigue labyrinthique pour qu'une certaine lumière se fasse enfin. *Les Lieux sombres* est le deuxième roman de cet auteur qui nous a déjà donné *Sur ma peau* (Calmann-Lévy, 2007). (NS)

*Les Lieux sombres*

Gillian Flynn

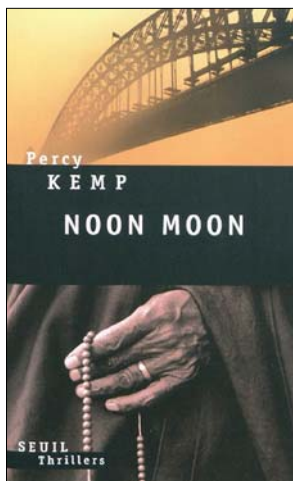
Paris, Sonatine, 2010, 484 pages



### Apocalypse now...

Comme le roman policier, et malgré les apparences, le récit d'espionnage et de politfiction se présente sous des formes assez variées. Il y a d'abord les séries un peu *cartoonesques*, avec un héros récurrent à la James Bond, des œuvres alimentaires et de distraction que l'on trouve sous la plume de Ian Fleming, Jack Higgins, Jean Bruce et cie. Un cran au-dessus, on trouve les thrillers d'action à la Robert Ludlum, Frederick Forsythe (une aventure de Jason Bourne est quand même plus « convaincante » que celle d'un S.A.S ou d'un Michael Fallon). Et puis il y a le roman d'espionnage « songé », limite intello, plus réaliste, à la trame aventureuse duquel vient se greffer une réflexion géopolitique, historique ou sociologique. C'est le cas des œuvres de John Le Carré, Robert Littell, Graham Greene et autres Alan Furst.

Percy Kemp (qui écrit directement en français) est une voix originale du genre et qui appartient plutôt à cette dernière catégorie. Ne vous laissez surtout pas induire en erreur par la



collection, car quoique passionnant par bien des aspects, *Noon Moon*, ou *Le Mercredi des Cendres* n'a pas grand-chose d'un thriller. Curieux objet que ce livre étonnant dont il est difficile de parler sans en révéler les aspects les plus intéressants, les plus spectaculaires aussi, chose que je veux éviter à tout prix pour vous ménager les surprises (et elles sont de taille !).

Au départ, il y a deux histoires distinctes. La première trame narrative concerne l'agent américain Charlie O'Shea, animé par un désir de revanche et qui traque un terroriste avec lequel il a un compte à régler. Quand l'opération échoue, Charlie est rabroué par ses supérieurs et mis sur la touche. Mais voilà qu'un mystérieux tueur commence à liquider un peu partout dans le monde les terroristes notoires parmi lesquels la cible initiale de Charlie. Les États-Unis seraient-ils en train de gagner le pari de la guerre contre les terroristes ? Pas sûr, surtout que le cercle des victimes commence à s'élargir pour atteindre aussi des personnalités importantes de l'Islam sans lien avec Al Qaida (ici nommée La Confrérie). Du coup, l'Amérique se retrouve au banc des accusés et le monde musulman s'agite de plus belle.

L'autre récit concerne Zandie, un agent britannique tombé aux mains des Fous de Dieu et qui reçoit la visite d'un étrange maître espion avec lequel il va développer des liens plutôt ambigus. Cette partie du roman est faite essentiellement de longs monologues dans lesquels il est question de Platon, du Coran, d'Alexandre le Grand, de Napoléon, de stratégie, de philosophie, de religion et... du déclin inévitable de l'Amérique et de l'Occident. Une partie très statique qui demande un réel effort de lecture, mais qui propose aussi une réflexion passionnante sur les géographies secrètes du monde d'aujourd'hui. Le récit change brusquement de rythme et de visage dans la deuxième partie quand Zandie (qui a recouvré sa liberté) a retrouvé son « mentor » aux États-Unis où ce dernier prépare un coup fumant, un truc pour le moins époustoufflant !

Même contraint et forcé, je n'en dirai pas plus sinon que les deux récits vont fusionner, que des explications seront données mais que rien ne se passera comme vous le pensez. Après tout, on est dans un récit d'espionnage où les apparences, les manipulations, les trahisures, les retournements de veste et autres coquetteries sont de mise. Mais si vous voulez comprendre la complexe réalité géopolitique du monde dans lequel nous vivons, il faut lire attentivement cette œuvre de Percy Kemp, ainsi que *Les Éclaireurs* d'André Bello (Gallimard, 2009) qui aborde les mêmes thématiques (le monde en guerre après le 11 septembre) quoique de manière différente, moins explosive !

Au début, je dois avouer que le roman de Kemp m'a un peu ennuyé (je me demandais où toute cette parole allait nous mener), puis il m'a accroché et une fois ferré, je ne l'ai plus lâché. Une belle réussite ! Ah oui... Le titre un peu bizarre trouve son explication logique dans le dernier paragraphe, alors que le sous-titre, lui, nous saute à la face bien avant ! (NS)

*Noon Moon*  
Percy Kemp  
Paris, Seuil (Thrillers), 2010, 430 pages.